

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Polygamin**

François Hébert

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (2001). Polygamin. *Liberté*, 43(3), 131–149.

## Polygamin

François Hébert

Au corbeau d'Yvon Rivard

Je te remercie de ton bon conseil, Gilles. Il faut que j'écrive tout ça. Ce ne sera pas une lettre à toi seule adressée. Je dois me révéler aux gens. Je ne suis pas malade. Tu es un bon médecin, mais je ne suis pas malade. Ils disent tous ça, me diras-tu. Et après ? Ils se défendent comme ils peuvent. Dans le lot, il y en a sûrement qui ne sont pas malades ! La folie, c'est relatif, non ? Et quel mal, dis-moi, y a-t-il à se prendre pour un dieu ? D'ailleurs, tu n'existes même pas, mon cher Gilles, tout docteur et ami d'enfance que tu sois. Il me plaît de te nier comme il m'a plu de t'inventer. Si cela te chante, je veux bien me confesser. Il y a quelque chose d'étrange, d'inconvenant presque, à se dévoiler devant ses créatures. On ne leur doit rien, on leur a déjà tout donné, les ayant faites. Bon, mais rien ne s'oppose à notre bon vouloir, à ce qu'on leur fasse ce petit cadeau. Le conseil que tu m'as donné, d'écrire tout ça, au fond c'est moi qui te l'avais soufflé. Depuis le temps que je m'escrimais à écrire, il était

temps que je devienne la Muse moi-même. Je te félicite de m'avoir entendu. J'ai de l'esprit. Je ne suis pas un pur esprit, mais j'ai de l'esprit. Tu veux que j'explique comment je suis devenu un dieu ? La question est mal posée. Il ne se peut pas que je t'aie soufflé ces mots-là. Tu m'auras mal entendu. Car cela n'est jamais arrivé, comme de bien entendu. Car j'ai toujours été un dieu. Car un dieu ne voit pas le jour comme un homme. Tout ça est terriblement compliqué. C'est si simple, en fait. Je ne sais trop par quel bout commencer. Je n'ai pas toujours été un homme. Ça au moins, c'est sûr. Comment c'était, avant d'être un homme, je ne me souviens pas très bien. Ça me revient pas bribes. Toujours est-il que, bon, oui, je me suis fait homme. Facile pour un dieu. Si l'aller est facile, le retour est ardu. Je veux dire qu'il est plus difficile pour un homme de redevenir le dieu qu'il était. Mais c'est possible. Ça m'est arrivé, c'est dire. Pas du premier coup, il faut le dire. C'est une chose que ça me soit arrivé, c'en est une autre que de raconter comment c'est arrivé. Parce que les hommes n'ont pas l'oreille fine, sourde, musicale. Tu dis une chose, ils en entendent une autre, c'est la loi. Malgré leur meilleure volonté. C'est forcé, le son ne pouvant voyager qu'à la vitesse du son. T'as beau parler à quelqu'un, il entend toujours trop tard, infinitésimalement parlant, bien sûr. Mon apothéose s'est produite au Stade olympique, durant une partie de baseball. Les Expos recevaient les Mets. Je ne sais pas qui a gagné, je suis monté au Ciel avant la fin de la partie, plus précisément à la fin de la sixième manche, quand les gens se lèvent pour se dégourdir les jambes. On venait d'ouvrir le toit du stade, la pluie ayant cessé et la météo étant favorable. Je me suis éclipsé discrètement, quand personne ne me regardait. Pas de tambour ni de

trompette pour mon ascension. Autour de moi, personne ne m'a vu. Ou peut-être bien que quelqu'un, quelque part dans le stade bondé, m'aura vu dans ses jumelles et soudain ne m'aura plus vu. Il n'y a pas trente-six façons de disparaître. Cette personne-là, je la plains. Ou bien elle croira dur comme fer m'avoir vu me volatiliser, mais si elle veut raconter ça, personne ne la croira ; ou bien elle attribuera à tort sa vision, puis sa dévotion, à une défaillance de ses yeux ou de son attention, à des apparences trompeuses. Cher Gilles, tout le réel est apparence, je ne suis pas le premier dieu à le proclamer, tout est irréel, incluant la personne qui m'aurait vu à ce moment crucial de ma vie. J'ai dit que je suis monté au Ciel. C'était une image, pour que tu voies. Le Ciel n'est pas en haut. Il n'est nulle part, c'est là qu'il est. C'est partout. Comment dire ? Il faut tout traduire en termes humains ; c'est ça, le grand problème. Il faut tout traduire pour l'homme, mais l'homme doit ensuite tout détraduire pour saisir. Le ciel terrestre est dans le Ciel de Dieu, non l'inverse. Pourquoi place-t-on le Ciel divin dans le petit ciel bleu des cartes postales de notre pensée, je veux dire le Ciel céleste dans le ciel terrestre ? Mais parce que la tendance naturelle de l'homme le tire vers le bas, pas seulement moralement, mais physiquement, à cause de la gravité. C'est naturel. Il faut évidemment remédier à cela, même s'il faut nier le naturel pour y parvenir. D'où le surnaturel, rien de plus facile à comprendre. Et après ça, il y a les religions pour faire entrer le surnaturel dans le crâne borné de l'homme ; et il y a les gouvernements pour faire respecter les religions, tout se tenant, ou les renverser quand elles se sont, si je puis dire, dénaturées. Voilà. Sans oublier les femmes. J'y reviendrai. Je ne pouvais m'en passer. Le reste, c'est des détails. Longtemps j'ai enseigné la

littérature, puis elle a pris ma place, s'est mise à m'enseigner. J'ai disparu. Je suis entré dans les mots, ha ha ! Mon cher Gilles, je te confie ce texte à condition qu'il soit bien clair que je ne l'adresse pas qu'à toi. Je l'envoie au monde entier. On pourra le traduire. Dans ce cas, on veillera à ce que l'esprit en soit respecté, l'esprit plus que la lettre, vu qu'il est, lui-même, l'original, composé *ex nihilo*, je veux dire traduit d'aucune langue en la mienne. Mon cher, il y a tant de choses à dire, à expliquer, à donner à voir, à sentir. Tout est apparence et tout est signe. Ce matin, un oiseau mort m'est apparu sur la galerie du chalet. Je sais, tu vas me corriger, tu vas me dire que je ne suis pas à mon chalet, mais à l'hôpital. L'oiseau se sera frappé contre la vitre de mon chalet durant la nuit. Un tout petit oiseau aux ailes jaunes. Lorient, chardonneret ? Je l'ai retourné. Déjà, les asticots s'y étaient mis. C'est moi qui l'avais envoyé, cet oiseau. Qui ne me croit ? Lisez Lacan. Je lui avais confié la mission d'enseigner deux ou trois choses aux hommes. Qui ne me croit ne me suive. Tiens ! Tu pourrais faire diffuser ce texte à la radio. Pour une fois que les gens auraient quelque chose de solide à se mettre sous la dent et dans la cervelle. Un dieu qui se manifeste, ça n'arrive pas tous les jours. Ça les changera des hommes politiques qui sont tous en latex. Quand ceux-ci ouvrent la bouche, on voit la cassette et le ruban qui se déroule. Tu dois te demander pourquoi je suis allé au stade. Là ou ailleurs, quelle différence ? Je fuyais la féminine engeance ! J'y viens. Ma vie sentimentale était devenue une boule de nœuds. À cause des femmes, des créatures comme on les appelait dans le temps, quand Dieu existait encore. Il est mort, c'est le grand secret de notre époque. Le grand, l'unique Dieu. Mais il n'est pas mort, c'est l'autre grand secret. Le sentiment, voilà le plus difficile

à réussir dans la vie. Le reste est affaire d'étude, d'intelligence, de courage, d'application. Pour le sentiment, t'as pas de manuel. Tu vas trouver des livres pleins de généralités, mais aucun qui t'apprenne vraiment à te connaître personnellement. En matière de sentiment, t'as pas d'autre critère que toi-même. Si tu te connais pas, t'es perdu. Et si t'es perdu... Oh, je m'avise soudain du fait que si Gilles me connaît un peu, il n'en va pas de même des autres, de vous tous, de l'humanité passée, présente et à venir, pour dire les choses en toute simplicité. Je suis né du côté de Mont-Laurier, à Saint-Aimé-des-îles exactement. J'aurais eu trente ans la semaine prochaine, si j'avais continué d'être soumis au temps. Mont-Laurier, cela me plaît d'être né par là, à cause du nom (l'or y est) et à cause des montagnes. Ce sont les plus vieilles du monde. Elles en savent long sur l'univers. Je m'appelle Jean Bondu. On m'a nommé ainsi. En fait, j'ai dicté mon nom à mes parents. Pour être un homme, je suis forcément né d'eux. Mais je suis plus vieux qu'eux, eux que j'ai engendrés. Plus vieux, façon de parler ! Le mot vieux n'est pas à entendre dans son acception historique. Je pourrais également dire que je suis plus grand que mes parents, mais ce ne serait encore là qu'une traduction approximative. Je leur ai dit de me nommer Jean Bondu pour un certain nombre de raisons que je ne vais pas détailler ici parce qu'on n'en finirait plus et qu'il faut en venir à l'essentiel. Je dis ça, mais c'est encore une façon de parler, parce que l'essentiel, il est partout, toujours. Les lanceurs Martinez et Gooden se livraient un match du tonnerre et c'était zéro à zéro entre les Mets et les Expos quand je suis monté au Ciel. Dès que j'ai su que j'étais un dieu, j'ai été dieu. C'est ça, le truc. C'est pas sorcier. Avant, je ne savais pas. J'étais pleinement homme, j'étais comme

n'importe qui, j'étais Jean Bondu à temps plein. Vingt-neuf ans, avec un début de calvitie et ma blonde qui venait de me laisser tomber. Et mon ex-femme qui me poursuivait en justice. Et Véronique qui... Bon, une à la fois. J'y reviendrai. Expliquer ma divinité est plus aisé que de voir clair dans mes rapports avec le genre féminin. Mes rapports avec le genre en question se sont du reste fortement ressentis du fait que j'étais en train de devenir dieu. J'étais déjà une manière de prêtre, le mien propre, le prêtre du dieu que j'annonçais et qui n'était autre que moi. Je comprends les catholiques d'exiger le célibat de leurs prêtres. C'est une mesure féministe. Ceux qui préconisent le mariage des prêtres se trompent. Bien sûr, il y a la libido de ces messieurs ! Mais leurs femmes, y a-t-on pensé ? Ils ne penseraient pas à elles assez souvent, sans le désir. La véritable prêtrise est solitaire, laborieuse, cruelle même. On ne peut pas réfléchir aux desseins de Dieu avec les yeux sur des seins de femme. J'ai été obligé de tuer ma mère. J'y reviendrai. On ne peut pas servir à la fois son dieu et sa femme, ou alors ça exige un doigté que je ne possède pas. Est-ce que j'ai perdu toutes mes femmes parce que je servais Dieu ? Ou bien est-ce plutôt parce que ça n'allait jamais entre les femmes et moi que je me suis mis au service de Dieu ? Tout ça revient au même, au fond. Au fond ou au faite des choses, là où les causes ne causent plus rien. Cause toujours, me dis-je. N'empêche. Le docteur Archambault dit que je confonds tout. C'est vrai que j'ai cette qualité. Tout est lié. J'ai d'ailleurs inventé Gilles Archambault précisément par souci de cohérence, parce que dans toute histoire digne de ce nom, il y a une autorité. Je m'y soumetts comme Socrate à Athènes, comme Jésus à Ponce Pilate. Je dois tenir compte de la tradition dans la constitution de mon règne. Je ne suis

pas un anarchiste, je suis un dieu. Le docteur Archambault insiste pour que je parle des femmes, de celles que j'ai connues. Elles tournent dans ma tête comme des astres ou des mouches. Toutes les trois. Ma légitime me réclame des sommes inouïes par l'entremise de son avocat. De son maquereau, oui. Je l'ai quittée, elle se venge. Ou bien c'est elle qui est partie, mais on s'en fout. Elle s'accroche à moi en me haïssant. Avec une putain, tu t'englues pas dans le sentiment. Tu paies avant, tu sais à quoi t'attendre. Tu découvres pas après coup combien ça coûtait. Je vais dire ces choses au juge. En tout cas, je ne suis pas un dieu partial, on le voit, puisque je place une créature comme celle-là dans mon histoire. J'invente ma pire ennemie, mon diable. Elle aura pris l'homme que j'étais pour un dieu, la pauvre. Je suis un bon à rien, en tant qu'humain veux-je dire. En tant que dieu, je me débrouille. Certes, je ne me prends pas pour un autre, pour un grand dieu faiseur d'univers, non. Un petit miracle par-ci, par-là, c'est tout. Je bricole, je me contente d'écrire ma propre histoire, je me creuse une niche modeste au panthéon, au temple des dieux. En fait, tout allait relativement bien entre ma légitime et moi, je veux dire que nous formions un couple normal, humainement viable, ennuyeux, quand apparut Christine, dont je devins amoureux. Elle avait une façon de passer sa main dans ses beaux cheveux blonds. Ça m'a séduit. Un humain est faible, on le voit. Le geste d'une femme, rien que ça, et le voilà qui chavire. C'est moi. C'était moi, je veux dire. Maintenant, le dieu regarde tout ça de haut, hors du temps et de l'espace. Malheureusement, ou heureusement du point de vue du dieu, Christine ne voulut pas de moi. La mort non plus. Une nuit, la mort prit mon auto dans ses griffes et la jeta dans un ravin, avec moi dedans, mais ne nous lança pas assez fort

contre le roc et je m'en tirai. Je me suis remémoré tout ça au stade, juste avant mon apothéose. Je m'en souviens très bien, c'est comme si j'y étais encore. Un coureur des Expos se rend au premier coussin. Après l'accident, je rentrai à la maison, penaud, racontai des histoires à ma bonne femme. Une feinte illégale du lanceur des Mets et le coureur des Expos se rend au deuxième coussin. Je me sauvai en France. Puis le coureur est retiré en tentant de se rendre au troisième coussin. Un voyage de courte durée, je n'avais pas beaucoup d'argent. L'ai-je dit ? Après de courtes études en lettres, je végétais dans une petite agence de publicité. Pas de quoi pavoiser. Pas de quoi faire la révolution non plus. Je mens, j'enseigne la littérature, je fais sa publicité. Tim Raines frappe la balle dans le champ, entre deux voltigeurs. Coup de théâtre : ma légitime m'annoncera dans le passé qu'elle est enceinte ! Ceci est peu clair. L'œuvre de qui, de dieu ou de l'homme ? De Jean Bondu, à coup sûr. Raines s'arrête au premier. Le dieu ordonne rétroactivement à la dame de faire un garçon, pour qu'il soit là où on est. Elle obéit, les choses sont menées rondement, comme dans la Bible. Le garçon aura de beaux cheveux blonds. Je m'en souviens, c'est un ange. Mais Jean Bondu sombra dans la mélancolie. Cet ambitieux, il rêve d'être dieu, la paternité ne lui suffit pas. Le dieu est interloqué ! Avec ça qu'au lieu de propulser l'enfant hors de son ventre, comme cela se fait généralement, la mère a préféré descendre elle-même dans son propre ventre, autre mystère, et aller se blottir contre son petit. Elle y est encore. Façon de parler, bien entendu. La suite de son histoire ne nous intéresse pas outre mesure. Je sais que le petit va finir par crever la paroi et s'éjecter de sa prison. Ce garçon avait trois ans, mais Jean Bondu attendait toujours qu'il naisse quand il ren-

contra Véronique. Dont il devint amoureux. Rencontrer une femme et n'en pas devenir amoureux, cela est impensable, quand on est un être d'exception. Il ne voit plus que ses grands yeux bleus. Il ne remarque pas tout de suite son menton pointu, poilu. Gooden lance la balle au premier coussin, question d'empêcher le rapide Raines de passer au deuxième. Monsieur Bondu quitte le domicile conjugal, madame se procure un procureur, des huissiers. Chaque fois que la balle est lancée au premier coussin pour des raisons qui n'échapperont qu'aux profanes, les haut-parleurs émettent un immense gloussement et un poulet déplumé apparaît à l'écran géant du stade. On est donc dans ce gros œuf plat, de béton, troué, et Hubie Brooks est au bâton. Bondu le dieu a fait entrer Véronique dans la vie de Bondu l'homme pour aider ce dernier à s'en sortir. Autre poulet. J'en avais grand besoin, ce n'est pas le dieu qui parle bien sûr, mais l'homme ou ce qu'il en restait. Un autre poulet, vous ne le voyez pas ? Véronique avait de longs doigts fins qui faisaient ce qu'ils voulaient dans l'argile, de l'argile. Encore un poulet. Elle me refit une vague beauté, un nez, une oreille. Gooden lance, Brooks frappe enfin la balle. L'histoire de mes amours semblait devoir se terminer là. La balle est frappée, monte, monte. Mais un jour, Bondu reçoit une visite imprévue. La balle va, va, va. Retour inopiné de Christine dans sa vie. Jusqu'où ira la balle ? Véronique est amoureuse de Bondu et voici que la Christine rapplique, qu'elle s'est ravisée, qu'elle est à son tour amoureuse de notre Bondu. Celui-ci est débordé. Trois femmes se l'arrachent. Pour ce qui est de la balle, elle est tombée dans le gant d'un joueur des Mets et Brooks a été retiré et c'en fut fait des Expos dans cette manche-là. Le triangle était constitué, ou plutôt le carré : lui plus ses trois moitiés, ou plutôt

ses trois quarts. Voici sa passion, un vrai fouillis, son épreuve initiatique, son plaisir, son supplice, sa liberté, ses chaînes. Entre Christine et Véronique, Bondu ne sait choisir. C'est grave. Il se dit que tout ça, c'est la faute de sa mère. L'excuse facile, classique. N'empêche, il va la tuer. Pan ! Elle est morte. Ou plutôt, c'est au début qu'il la tue, avant de rencontrer ses femmes, et ça va gâcher ses amours, vu qu'il se sent coupable. Est-ce clair ? Non, il ne la tue pas au début, c'est invraisemblable et il n'a aucune raison de le faire. Il la tue rétroactivement, voilà. Je sais que c'est difficile à saisir. Même mon docteur n'y arrive pas. Il dit, à propos de mon rapport avec ma mère, que c'est mon nœud et que je dois le dénouer moi-même. Je le tranche. Je prends mon revolver, j'entre dans ma machine à voyager dans le temps et je vais trucider ma génitrice. J'arrive juste à temps. La tâche m'est facilitée, elle est déjà sur son lit de mort. Un cancer ou quelque chose du genre, fi des détails scabreux. La réalité est pourrie. Je l'occis, expédie, zigouille, supprime, bousille. Je la tue à mort. Ça me fait le plus grand bien. À un dieu, tout est permis. Le docteur Archambault vous dira platement que la mère de Jean Bondu est décédée alors que son fils n'avait que treize ans, et que ça l'a traumatisé. Son fils, dira-t-il, pour parler de moi. Ridicule ! D'où mes problèmes avec les femmes. Son fils ! C'est une façon de voir les choses. C'est la façon humaine. Le docteur n'a pas ce troisième œil que j'ai au front et qui me permet de voir beaucoup plus loin. Aussi se trouve-t-il à l'hôpital, mon docteur, et sans grand espoir d'en sortir un jour, avec tous ceux qui entrent là et nous encombrent de leurs maladies imaginaires. J'ai lu Molière. Je ne nie pas que ma mère est morte quand j'avais treize ans. Que cela soit clair. C'est bel et bien arrivé dans ma vie

d'homme. Le problème avec mon docteur, c'est qu'il nie ma divinité et c'est frustrant. Quoi ! Je ne nie pas son humanité, moi ! Je ne renie pas mon humanité non plus. Oublions ma mère, penchons-nous sur mon père. Je l'ai tué, lui aussi, pour faire de moi un homme. Il n'a pas apprécié, vous pensez bien, que je lui ravisse sa dulcinée, son Eurydice. J'ai lu Grimal aussi, sa mythologie. C'est humain. Il me provoque en duel, l'innocent paternel, même mort. Il ne sait pas que j'ai une double personnalité, comme Jésus, Zorro, Batman, Jekyll et d'autres. Mon père dégaine, tire. Mais je suis plus rapide que lui. J'ai le temps de me changer en dieu et d'aller mettre mon doigt sur le bout du canon de son pistolet pour sauver Bondu fils, mon alter ego, puis de souffler à l'oreille de Bondu père le mot fatidique, shakespearien : Meurs ! Bon, je ne nie pas que mon père est encore vivant. Mais il s'agit seulement de mon père humain, tu comprends, papa ? Du père de Jean Bondu de Saint-Aimé-des-îles. Un père divin ne naît ni ne meurt. Ceux qui me connaissent un peu savent que je ne ferais pas de mal à une mouche. Ceux qui connaissent Jean Bondu, veux-je dire. Car le dieu est tout autre et tout à fait sinistre, sans pitié. Un tyran absolu, s'il n'y a pas là pléonasme, aporie, tautologie, quelque figure du genre. Un oxymoron, peut-être. Toutes les figures s'appliquent à n'importe quel énoncé, mais peu pigent la subtilité d'un tel axiome. À la fin, le dieu va même se débarrasser de son truchement, le pauvre Bondu, ce garçon bonasse et pour l'instant encore passablement empêtré dans ses relations avec les femmes. Don Juan, c'était du gâteau, un râteau même, comparé à Bondu. Don Juan ne savait peut-être pas exactement ce qu'il cherchait chez les femmes, mais au moins il savait quelle femme il fouillerait et touillerait. La crudité de mon

langage en éloignera, et après ? Bondu n'en est pas là, au point où Don Juan en est, faisant du porte à porte pour vendre sa petite salade aux petites culottes, comme James Bond. Jean Bondu n'est pas James Bond, expert en technologies et en crinolines. Si Bondu est malade, docteur, c'est de bonté, oui, de bonté qu'il est atteint. Dans la vie, tu dois être simple ou pervers. C'est l'épistémê de Bondu, si vous avez lu Foucault. Lui l'a feuilleté. Les êtres bons comme Bondu sont foutus. Bondu fut bon avec sa femme et avec Véronique et avec Christine. Il les aura aimées toutes les trois. Voilà de la bonté, bonté divine ! Je ne recommande la bonté à personne. C'est une tare. Tu ne peux plus choisir. C'est une impasse, un abrasif. Tu y laisses ta peau. La bonté est une maladie de l'affection. Elle est l'affection généralisée, une sorte de tapioca de l'âme. Comme une poudrée d'opérette, tu te pâmes devant tout, tu es tout mou, tu as le cœur infiniment flou. C'est une sorte de sida de l'âme, tu deviens passif, sans immunité. Tout te fait mal, tu regardes un caillou et tu pleures. Toutes les larmes de la vallée des larmes et de Georges Bataille jaillissent de tes yeux troués, mais vous n'avez peut-être pas lu sa Théorie de la religion. Ça lui est venu, à Bondu, de sa maman, cette bonté éperdue, mystique. Kystique, oui oui. Sa mère, il a beau la tuer, l'avoir tuée et la retuer, elle est comme l'Hydre, elle repousse chaque fois. Bondu m'écœure assez, en définitive, avec son obsession. Le problème majeur du dieu que je suis, c'est d'être indissolublement lié à ma créature, à ce Bondu de misère, à cet engendré, à ce bipède à testicules qui bondit de lit en lit en quête d'on ne sait trop quoi. Une sauterelle aveugle. Rions, mes frères. La mère Bondu s'est esbignée pour un monde non pas meilleur, mais pas pire, au moment où le poil poussait sous les aisselles de fiston et

ailleurs. Elle n'a pas eu le temps de conseiller junior sur le genre féminin, et sur le nombre. La femme, on le sait, est un continent noir et humide et vierge et mortel, mais agréable, de sorte que Bondu a dû, comme tout un chacun et Woody Allen, plonger dans le sujet un jour, tête première et sans scaphandre, et alors glou glou glou. Et de fois en fois, glou et reglou. Chaque fois le dieu le repêche, lui administre le bouche à bouche, l'admoneste. Chaque fois cependant, le libidineux Bondu récidive et rebondit chez un bipède à mamelles et allez hop ! Ce n'est pas que je veuille l'empêcher de jouer à la bête à deux dos, non, mais qu'il se branche ! Qu'il cesse de courir la galipote ! Je me fatigue presque à force de le suivre à hue et à dia, et de faire fonctionner son petit levier d'amour en tenant compte des variables conjoncturelles. Je le lui ai dit, dans une de mes apparitions, mais l'iconoclaste m'a répondu que je n'avais qu'à le laisser tranquille et à aller m'amuser avec les copains copines de l'Olympe. J'ai dit à Bondu : Laisse tomber les femmes, tu n'es pas très doué. Il a fait son possible, il n'a pas pu. Il a abandonné Véronique. Mais il a rebondi dans les bras de Christine. Sauf qu'il s'ennuyait de sa Véronique. Il est donc revenu à Véronique. Il a raconté à Véronique son escapade avec Christine, et alors la Véronique s'est changée en orage de Giorgione au moins, avec le tonnerre en sus, tout un son et lumière dans la rue, avec fuite et poursuite, elle prenant un taxi et lui, devant le taxi dans sa voiture et bloquant le chemin et le chauffeur du taxi prenant peur et demandant à Véronique de sortir de la voiture, pensant peut-être que Bondu était de la mafia, et Véronique hélant un second taxi et lui, de nouveau, sur les chapeaux de roue rattrapant le taxi et l'interceptant, et puis le happy end relatif et temporaire, Véronique remontant dans la voiture de

Bondu avec des yeux maintenant de verre et boudant. Et lui, il pensait encore à Christine, à ce moment-là. Il y pensait de bonne foi, croyez-moi. L'hypocrisie est plus sincère, louche. Tout un cinéma, en définitive. La paix, Bondu, je veux la paix ! Les seins de Véronique sont plus fermes, ceux de Christine, plus soyeux. Lesquels choisir ? On se croirait chez le boucher, chez ce Bondu. La chair est triste, Bondu, oublie les seins, ou alors parle des mains de Véronique, de Christine. Une main est moins compromettante qu'un sein, moins maternelle, moins nourricière, plus féminine et sympathique, moins terrifiante que la matière et qu'un animal. Avez-vous déjà regardé une biche dans les yeux ? Ils sont noirs. Une femme n'est pas un frigo plein, Bondu, n'est pas une laiterie. Il y a sans aucun doute d'autres aspects à considérer. L'une a le nez aquilin, l'autre, taché de son. L'âme, c'est quoi ? Je n'en ai pas, donc la femme non plus, peut-être. Il pense à Christine, pour en revenir à l'action, mais c'est le sein de Véronique qu'il soupèse à l'instant, caresse je veux dire. Ailleurs, au même moment, on peut le parier, Christine pense à lui tandis qu'un autre la couvre. Devinant cela, vif comme un électron, notre Bondu rapplique dans l'alcôve ennemie et plante son coutelas dans le dos de l'intrus, du couvreur honni. Christine s'extasie, c'est de toute beauté, bonté, vérité, bravoure et vanité. Rien ne finissant jamais, Véronique pleure au loin et Bondu revient à son chevet et lui refait des mamours. Presque dans le même souffle, il prend l'une, il prend l'autre. Il couche sans trop de style, à la va comme je te pousse, à la viens comme je te tire. J'écris tout ça pareillement, Gilles, comme ça me vient, revient, convient. Tu penses bien que, si j'étais capable de mettre un peu d'ordre dans tout ça, je le ferais volontiers. Je suis trop possessif, pas vrai ? Possédé serait

plus approprié, me suggère le docteur Archambault. Je l'appelle Gilles aussi, le tutoie à l'occasion. Je n'ai pas de système. Possédé par quoi, je vous le demande. Ah ça ! Me lance-t-il, comme si c'était une réponse. Dans mon histoire, le personnage du docteur Archambault sert aussi à illustrer les limites de la science, plus précisément des sciences de l'homme, médecine incluse. On se doute bien que je n'écris pas tout ceci pour que la science avance, mais pour que mon malheur recule. Au point où j'en suis, mon malheur est d'une vérité et d'une fausseté simultanées telles que j'en viens à douter de mon dieu même. C'est obscur, je sais. S'il y a des cent watts dans la salle, qu'ils s'allument. Je prie afin que mon dieu, lui, ne doute pas de moi. Moi, son fils. Son fils, oui, comme vous diriez pareillement de moi pour me désigner à une troisième personne qui connaîtrait mon père, ou ma mère. Je me suis réfugié à mon chalet. J'aime le lac du Cerf. Je n'y ai jamais vu aucun cerf. On dit qu'il y a des coyotes, si c'est la saison. Ce matin, les eaux sont argentées. Un peu de brume flotte sur le miroir. Le fameux cou coupé du poète saigne dans l'eau. L'hôpital sert un café dégueulasse. Heureusement qu'il y a la télé. Le baseball me calme, le baseball à la télé, le mercredi soir. Heureusement qu'il y a des mercredis dans la vie. J'aimerais avoir un chalet dans le nord, le chalet dont je parle, dans un autre nord que le nord que je semble avoir perdu. Les eaux ne sont argentées que dans mon songe. Je ne suis jamais allé au stade, mais j'aimerais bien. Si une autre femme faisait son apparition dans ma vie, je deviendrais amoureux d'elle. Cela réglerait-il mes problèmes ? Je balancerai Christine, Véronique. Pour ce qui est de mon ex, c'est déjà fait, je n'y reviendrai pas. Elles n'existeraient plus, ces trois-là. Puis je les réinventerais peut-être, je pourrais ainsi revenir à l'une

ou à l'autre. Je suis ouvert à ces possibilités, et aux autres. Je suis tellement ouvert à tellement de choses qu'on m'a enfermé. N'allez pas croire que j'oublie le principe de réalité, ou qu'il m'oublie, principe qui fait que dès avant ma réclusion, un certain nombre de possibilités avaient été exclues. Par exemple, que ma liaison avec Christine se poursuive, puisqu'elle était partie en claquant la porte quand j'avais renoué avec Véronique pour la quatrième fois. Exclu aussi que mon affaire avec Véronique continue, parce que nous étions malheureux tous les deux, ce sont des choses qui arrivent, à cause de moi, à cause du dieu trop exigeant ou à cause de l'homme trop mou, ou les deux, ou l'inverse. Ou bien c'était à cause de Véronique ? Ce qui n'est pas impensable, parce qu'elle aurait pu se forcer, la gré-biche. J'imagine qu'il est possible qu'une femme s'ajuste à un monstre comme moi, bien que cela soit improbable. Il faudrait une femme vraiment exceptionnelle, une déesse pour servir de compagne au dieu qui vous parle. J'étais ouvert à tout, je l'ai dit, mais tout s'est refermé sur moi. Je n'avais plus d'air, j'étais perdu, cuit, rongé, brûlé. Pas besoin de m'interner, à vrai dire, dans l'état où je m'étais mis. Tout le monde m'avait abandonné, moi le premier. Le don poussé à ce point ne rapporte rien. J'ai même rappelé mon ex pour faire un brin de causette, c'est dire à quel point j'étais démuné, défoncé comme une chaise. Elle m'a raccroché au nez. À l'asile, on m'a ouvert les bras. Je me suis remis à respirer, mon cher Gilles, merci, merci de tout cœur. Et ce serait parfait si les autorités de céans pouvaient me débarrasser de Godin, par hasard prénommé Jean comme moi, ce Godin que j'héberge malgré moi, qu'ils, qu'elles veux-je dire, je parle des autorités, qu'elles ont logé, le Godin, avec moi, sans doute à cause de sa maladie, assez

semblable à la mienne, apparemment du moins, vu qu'il se prend pour un dieu lui aussi, mais un dieu noir, lui. Un diable. Il détruit tout dans sa tête. Moi, c'est virtuel. C'est là que je suis dieu, et Bondu aussi. Moi c'est dans la tête que j'ai dans la tête que tout se passe. Il est toujours contre, lui, il n'aime rien, ni personne. Moi j'essaie. Heureusement, ce n'est pas un violent. J'ai pu le tuer aisément. Il le fallait. Il me ressemblait et les redondances, j'abhorre. Je ne suis tout de même pas un homosexuel. Il commençait à avoir des idées. Je veux bien qu'on me considère plutôt comme un misogyne, étant donné que j'aurai été un beau goujat avec les femmes. Mais le genre masculin est bien pire ! Exit Godin de mon histoire. Pourquoi suis-je né homme, et non criquet ou asclépiade, hein ? Ah ça ! J'aime les femmes, faut pas croire. Je les aime trop, voilà le hic, vous aurez noté, j'espère. Je les adore. Je suis un méamant, j'invente le mot avec votre permission. C'est moi. Je suis un méamant comme il y a des mécréants. J'aime mal, voilà tout. J'ai presque fini, mon cher Gilles et vous, mesdames et messieurs les internes de cette institution, la littérature ou l'hôpital. Je confonds tout, c'est de bonne guerre lasse. Bondu s'est suffisamment épanché, c'est de nouveau le dieu qui s'exprime par la présente, qui écrit tranquillement ces lignes dans son chalet du lac du Cerf un mercredi soir de juillet, tandis que Jean Bondu se morfond dans la salle commune de l'hôpital et regarde le baseball à la télé. Le baseball, ce sport pour handicapés mentaux, lent, répétitif, soporifique, mortel. Le petit oiseau jaune est tout à fait sec maintenant. Il est sur le dos, il a les pattes raides, ses griffes sont crispées. On dirait qu'il a voulu s'accrocher au sommet du ciel. Impossible, je sais de quoi je cause. Dessus se trouve un papillon, sur sa gorge. Le papillon ouvre et

referme ses ailes comme pour me dire quelque chose. L'extérieur des ailes est d'une couleur terne et orné de nœuds et d'arabesques, et comme calciné, avec les bords échanrés. C'est un monarque. À l'intérieur, les ailes flamboient. Ce papillon se prend pour Napoléon, croit avoir terrassé l'oiseau, peut-être. Appelle-t-il ses semblables ? A-t-il de la peine ? Fait-il seulement sa gymnastique quotidienne ? L'homme est si facile à déchiffrer, mais l'oiseau ? L'insecte ? Et le granit ? L'érable ? Ma divinité, je l'avoue, pâlit un peu devant la nature, sonne parfois faux. On ne connaît ni le début ni la fin de la nature, ni rien finalement de la nature, phrase incroyable, sans principale on dirait et aux mille subordonnées, aux figures les plus diverses, complexes, spectaculaires et troublantes. Ma divinité a ses limites, comme Bondu avait les siennes. Je l'ai tué, je puis bien en parler au passé. J'en avais le droit, l'ayant créé. Pourquoi l'avoir fait, puis défait ? Ah ça ! Mort par infarctus, ça vous irait ? ô Principe ! Il a tout juste eu le temps d'articuler cette prière succincte en tombant. Si jeune ! ô créature, ai-je daigné lui répondre, mais il était déjà mort. J'allais lui expliquer qu'il commençait à m'ennuyer sérieusement. Qu'est-ce qu'il aurait pu me répondre, affalé mort dans la salle commune de l'hôpital ? ô Principe, pendant que tu pèseras mon âme... Touchante répartie, mais je rigolerais, j'ironiserais. Et lui, toujours obséquieux : ô Principe, bla bla bla... Meurs ! Lui redirais-je. Mais l'entité agonisante refuserait évidemment de mourir aussi vite ; c'est toujours trop vite qu'on s'en va, d'après les créatures. Pris de pitié, sentiment qui révèle la faiblesse des dieux, le Principe accepterait de différer quelque peu le moment de la séparation, chacun concédant à l'autre un fragment de soi, la dureté fondant et la bonté s'armant. Le docteur lisait par

dessus notre épaule et dit : Notre schizophrène serait-il en train de guérir ? La peste emporte ce guérisseur ! Nous nous occupions plutôt de joindre le haut et le bas, et de devenir immortels, Bondu et moi, la créature et son principe. *Toujours terrassée par la crise cardiaque, la créature avait réussi à s'appuyer sur un coude et à relever la tête. S'étant agenouillé, le Principe éternel veillait la créature moribonde. Comment un être aussi riche, composite et lucide que moi, pourrait-il jamais s'intéresser à une femme ? Jamais de la vie. L'attente est ma femme. Je ne suis pas prêtre, mais je suis chaste. Je sais que j'ai déjà pensé autrement. En ce moment, je pense ainsi que je le dis. Je sais que je vais peut-être changer d'avis, succomber à la tentation. Le temps est la tentation suprême. Ne succombez pas au temps ! Bonne chance... Véronique me rend visite demain.*

1988